
Jean-Claude DOMENGET, Valérie LARROCHE, Marie-France PEYRELONG, dirs, *Reconnaissance et temporalités. Une approche info-communicationnelle*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et civilisation, 2015,
290 pages

Meriem Hachimi et Nicolas Pélissier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10600>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10600](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10600)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 445-447

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Meriem Hachimi et Nicolas Pélissier, « Jean-Claude DOMENGET, Valérie LARROCHE, Marie-France PEYRELONG, dirs, *Reconnaissance et temporalités. Une approche info-communicationnelle* », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10600> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10600>

Tous droits réservés

considèrent que les enseignants d'université n'utilisent pas assez les TIC de l'éducation (TICE) dans le cadre de l'enseignement, ce qui n'encourage pas les étudiants à exploiter ce vaste champ heuristique. Bien sûr, cet argument est discutable dans la mesure où les données postées par les enseignants peuvent être illicitement exploitées, contrefaites et par conséquent improductives pour tous. De plus, la mise en place d'un cours en ligne supprimerait l'« autorité » de l'enseignant en salle. Christine Develotte (pp. 121-131) pose un autre problème : celui de la transmission des savoirs linguistiques par écran. Elle pense que les sujets exploitant ces données doivent recevoir une formation technique spécifique car, elle s'interroge : « S'agit-il de former par le numérique ou de former au numérique, voire à la "culture numérique" ? ». Bien sûr, le débat n'est pas nouveau – par exemple, voir les développements sur les questions intermédiaires par Thierry Lancien et Marie-Julie Catoir (« Écrans et médias », *Médiation et information*, 34, 2012) –, mais il est intéressant, comme le fait Christine Develotte, de revenir et d'insister sur cette formation continue. Anne Cordier (pp. 133-144) invite les enseignants à être humbles et à accepter quelque fois d'être incompetents face à la manipulation de certaines plateformes numériques d'où la nécessité de formation continue. Edgar Morin, dans « Quelle Université pour demain ? Vers une évolution transdisciplinaire de l'Université » (*Motivation*, 24, 30 avr.-2 mai 1997), invitait déjà les enseignants à se comporter parfois en ignorants en invitant « les éduqués à se former par les plus éduqués ». On pourrait en faire autant en ce qui concerne l'utilisation du numérique. L'enseignant doit donc redéfinir ses niveaux informatiques afin de brouiller le rapport apprenant/enseignant. Pour conclure, Bastien Louessard et Philippe Cottier (pp. 145-146) estiment que les pratiques des environnements numériques de travail (ENT) renforcent la relation famille-école. Pour eux, on ne doit pas croire que la famille a démissionné du processus d'apprentissage. Elle y contribue toujours à travers des programmes spécifiques et en devenant ainsi un partenaire de l'école.

Au terme de la lecture du volume, on ne peut s'empêcher de penser qu'une telle réflexion reflète un monde occidental et hautement connecté. Si nous savons tous que les pays du Tiers-Monde se connectent aussi sur les mêmes serveurs, il aurait été souhaitable de passer par ce milieu où l'informatisation de l'enseignement souffre encore d'un manque de planification, d'adaptation et même de niveau. Par ailleurs, en dehors de Christine Develotte qui aborde une incursion dans le domaine de l'intermédialité, il est regrettable que ce concept phare soit presque

ignoré. Pourtant, il aurait pu permettre d'ouvrir des perspectives nouvelles qui auraient participé à renforcer la production du sens. D'ailleurs, l'informatique, l'internet et les réseaux sociaux constituent aujourd'hui un champ de prédilection des nouveaux paysages heuristiques et intermédiaires.

Albert Jiatsa Jokeng

LLEC, ENS de Maroua, Cameroun, CM

jiatsajokeng_al@yahoo.fr

Jean-Claude DOMENGET, Valérie LARROCHE, Marie-France PEYRELONG, dirs, *Reconnaissance et temporalités. Une approche info-communicationnelle*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et civilisation, 2015, 290 pages

Dirigé par Jean-Claude Domenget, Valérie Larroche et Marie-France Peyrelong, cet ouvrage explore, à travers 12 contributions, le lien entre reconnaissance et temporalités. L'originalité de la démarche réside dans une articulation de ces deux concepts qui tient compte de la dimension temporelle entre les acteurs, celle de « l'épaisseur temporelle », avec pour ambition leur inscription dans le champ des sciences de l'information et de la communication (sic). Les auteurs convoquent tour à tour les apports de la théorie de la reconnaissance telle que définie par Axel Honneth « en interrogeant la possibilité d'ajouter aux trois degrés de reconnaissance [...] – l'amour, le droit, la solidarité – une quatrième entrée située dans le temps » (p. 9), avec une référence privilégiée aux travaux d'Hartmut Rosa. Que ce soit du point de vue de l'individu ou de celui du collectif, la quête de reconnaissance est ici questionnée comme un processus qui s'inscrit dans la durée, au-delà de la vision à court terme souvent privilégiée par les organisations contemporaines.

Le livre réussit le pari de porter un nouveau regard sur la relation entre reconnaissance et temporalités au-delà des acceptions communément étudiées de la reconnaissance en sciences humaines et sociales. L'apport théorique et empirique des conclusions de toutes les contributions contribue à pallier le manque d'approches info-communicationnelles dans les recherches actuelles qui traitent de la relation entre les deux concepts, relation peu établie par ailleurs. À cet effet, les auteurs convoquent des concepts clés en sic tels les dispositifs socionumériques, les identités ou encore la visibilité.

Riche en définitions, l'introduction (pp. 15-33) présente habilement la relation entre la thématique principale de ce projet collectif (issu d'une réflexion collective initiée et portée par le laboratoire Elico) et les concepts

rencontrés tout au long de la lecture. Quant à la première partie, elle a été pensée dans sa globalité comme un indispensable ancrage épistémologique des concepts de reconnaissance et temporalités visant à permettre au lecteur (même le moins familier avec le sujet) d'avoir à sa disposition les outils nécessaires pour cerner le positionnement théorique des différentes contributions qui suivent. Elle est introduite par le texte du sociologue Claude Dubar, « Temporalité, temporalités : philosophie et sciences sociales » (pp. 37-55), qui invite à penser les temporalités en *sic* à travers les apports de la réflexion de Jean Chesneaux. Claude Dubar met l'accent sur l'émergence des temporalités sociales permise par le dépassement des apories du temps philosophique. Il recommande que l'ensemble des sciences sociales rendent compte des « tensions entre les temporalités en s'efforçant de mieux les définir, mais surtout de « les penser mieux et les dire autrement » (p. 52). Dans « Reconnaissance et accélération. Réflexions sur la temporalité de la reconnaissance à partir de la critique sociale du temps de Hartmut Rosa » (pp. 57-71), Haud Guéguen développe une réflexion sur la temporalité de la reconnaissance dans la continuité de la théorie critique de l'accélération qu'elle confronte à la théorie de la reconnaissance « au moyen d'une "critique sociale du temps" pour interroger la façon dont les rapports de reconnaissance sont, ou non, rendus possibles par les structures temporelles de la société » (p. 57). Rappelant la distinction d'Hartmut Rosa entre « modernité classique » et « modernité tardive », l'auteur explique comment la lutte pour la reconnaissance a engendré une fragilisation de la reconnaissance et des individus qui a abouti à un « nouveau plan identitaire basé sur une radicalisation du principe de dynamisme ou de fluidification de l'identité propre à la modernité » (p. 66). Et c'est depuis le terrain des organisations que Thomas Heller mène une réflexion sur le couple reconnaissance et temporalités à partir de la notion d'assujettissement dans son chapitre, « Du pouvoir reconnaissant. Reconnaissance et temporalité à l'aune du concept d'assujettissement » (pp. 73-90). D'après son analyse, « l'acte de reconnaissance » revêt une nouvelle acception lorsqu'il est interrogé au prisme de la notion d'assujettissement en permettant d'envisager ensemble « soumission et constitution de soi ». La première partie du livre se conclue sur le chapitre de Bernard Lamizet, « Temps, signification et expressions des identités politiques » (pp. 91-104) qui examine la reconnaissance « comme mise en œuvre de l'énonciation » (p. 26).

La deuxième partie, quant à elle, s'attache à étudier les formes de temporalités à travers l'émergence de nouveaux acteurs faisant face aux processus de reconnaissances juridiques et sociales. Valérie Colomb

(pp. 107-126) s'intéresse à la reconnaissance de l'habitant comme sujet social dans le processus de prise de décision dans le cadre d'un projet urbain dit « complexe ». Et c'est une autre forme de reconnaissance que Valérie Lépine et Bertrand Parent analysent, de manière fort pertinente, dans le chapitre « Un nouveau corps statutaire pour les cadres de santé : la reconnaissance à l'épreuve du temps » (pp. 127-148). Les deux auteurs se penchent sur le cas d'un groupe professionnel de cadres de santé et mettent le doigt sur le manque de reconnaissance de certaines compétences multidimensionnelles de la part des acteurs institutionnels. Dans « Le droit à l'oubli numérique » (pp. 149-165), Christine Chevrete-Castellani aborde d'un point de vue communicationnel un thème au cœur des débats. Elle interroge le processus de légitimation du « droit à l'oubli » et sa normalisation à travers l'analyse d'un corpus de discours sur le sujet et sa concordance avec la maîtrise des récits de vie des individus.

Les contributions de la troisième partie examinent la reconfiguration des temporalités et des identités. Le texte d'Olivier Dupont (pp. 169-197) met en lumière l'existence d'une « demande de reconnaissance d'une épaisseur spatio-temporelle » (p. 170) de la part des individus dans les organisations que l'auteur qualifie de « légitime demande de sens », symbole de la considération de l'individu dans une continuité temporelle. Autre contribution ayant pour terrain d'analyse les organisations, celle de Marie-France Peyrelong qui, elle, explore la reconnaissance en tension entre épaisseur temporelle de l'individu et temps de l'organisation lors de l'entretien d'évaluation. La chercheuse y démontre comment il est difficile de considérer ce moment professionnel comme un temps de reconnaissance, bien qu'exprimé en tant que tel. Dans « La reconnaissance de l'épaisseur temporelle du soi professionnel dans les réseaux sociométriques professionnels » (pp. 219-238), Valérie Larroche s'intéresse à son tour aux concepts de dispositifs sociométriques, de visibilité et d'identités dans les organisations. Elle interroge la manière dont « les réseaux sociométriques professionnels, sources de traçabilité et de déclaration de soi, contribuent à la reconnaissance de l'épaisseur temporelle du soi professionnel » (p. 220) en s'appuyant sur le concept d'« identité situationnelle » d'Hartmut Rosa. Son analyse conclue à une ambiguïté de ces réseaux dans la construction de l'identité professionnelle de ses membres qui intègre la dimension d'épaisseur temporelle, certaines facettes de cette identité devenant invisibles. Et c'est à partir de ce même constat que Jean-Claude

Domenget, avec « Reconnaissance d'expertise sur Twitter et temporalités » (pp. 239-265), invite à repenser les formes de reconnaissance d'expertise des professionnels présents sur le web social, en particulier ceux du domaine de la communication, en proposant trois modèles : l'engagement dans la communauté, la crédibilité et l'efficacité. Le chapitre de Nathalie Walczak, « Reconnaissance et reconfiguration des espaces et des temporalités sur l'internet » (pp. 267-280), vient conclure cet ouvrage collectif par la mise en relation des notions de visibilité, de reconnaissance et d'identité dans le but d'explorer les modalités d'expositions de soi sur l'internet. Pour l'auteure, la reconnaissance numérique évolue pour devenir une « valeur prioritaire dans la gestion de l'identité numérique et la mise en visibilité de soi » (p. 278).

En définitive, la structuration de l'ouvrage apparaît très pertinente, allant de la discussion théorique et épistémologique en première partie à une réflexion plus ancrée dans des recherches empiriques sur les usages professionnels du binôme reconnaissance/temporalité en dernière partie. De manière générale, les contributions nous semblent stimulantes, denses en concepts et en cohésion les unes avec les autres. De notre point de vue, les auteurs ont réussi, avec rigueur et clairvoyance, à privilégier une approche info-communicationnelle dans le traitement de la relation entre reconnaissance et temporalités : « La reconnaissance s'observe dans des contextes communicationnels par la présence d'un je et d'un autre en interaction, pouvant être intégrés à des dispositifs, en présence ou non d'un médiateur » (p. 23).

L'ouvrage aurait peut-être pu s'achever par une conclusion générale qui aurait présenté les perspectives de recherche à venir en s'inscrivant sur la problématique principale et ce, dans le prolongement des réflexions menées par les auteurs. Et cette conclusion aurait pu davantage insister sur la manière dont le numérique en tant que nouvel écosystème (au sens notamment des *digital studies* préconisées par Bernard Stiegler) bouleverse en profondeur les interactions entre reconnaissance et temporalités. Cependant, il est vrai qu'une telle mise en perspective est effectuée avec brio par Louise Merzeau dans sa préface (pp. 9-14) qui se demande si le temps technique est compatible avec le temps social et politique, et ne manque pas de dénoncer « un idéal de synchronisation permanente et planétaire » (p. 13). Mais qui insiste aussi sur les capacités d'endormie de l'*homo numericus* : « au cœur d'un environnement qui plébiscite la vitesse, l'instantanéité et la synchronie, les individus trouvent toujours le moyen de ralentir, de se perdre ou de

perdre leur temps. [...] Dans ces accidents rythmiques, l'épaisseur de l'expérience prime sur les métriques de pertinence, et le continu reprend ses droits sur le discret. Vagabondages, immersions, flâneries... La surface numérique révèle alors bien des replis, et les rencontres qu'elle rend possibles sont loin d'être toutes prédictibles » (pp. 13-14).

Meriem Hachimi

*ISM, université Nice Sophia Antipolis, F-06000
meriem.hachimi@gmail.com*

Nicolas Pélissier

*ISM, université Nice Sophia Antipolis, F-06000
pelissier06@gmail.com*

Odile GOERG, *Fantômes sous les tropiques. Aller au cinéma en Afrique coloniale*

Paris, Éd. Vendémiaire, coll. Empires, 2015, 288 pages

Cette histoire du cinéma dans les empires coloniaux français et britannique d'Afrique subsaharienne est un travail pionnier qui suit à la trace les premiers spectacles à succès de Zanzibar à Brazzaville, de Johannesburg à Dakar, jusqu'à sa consécration comme loisir citoyen majeur à la fin de la période coloniale. Son champ chronologique couvre donc la période de l'arrivée du cinéma en Afrique et se poursuit jusqu'à l'avènement des indépendances.

L'enquête compose à elle seule un corpus original qui ne situe pas seulement les lieux, ne quantifie pas simplement ce qu'il est possible de compter, mais élabore un « plan relief » du cinéma en Afrique sous domination coloniale et dans différents cadres de l'époque : commerciaux, pédagogiques, missionnaires ou religieux, etc. Lieux des projections, compositions des publics, nature et origine des films donnent sa matière à l'enquête. Mais comptent aussi les promoteurs, modestes ou non, de la diffusion : cinéphiles passionnés ou entrepreneurs audacieux, administrations publiques ou entreprises privées. Odile Goerg souligne les contradictions que portent avec eux ces protagonistes, alors qu'apparaissent sur les écrans personnages de fictions, héros ou héroïnes, que dans la réalité le pouvoir colonial poursuit et condamne. Quoi qu'il en soit, un nouveau loisir était né : « les films mettent en scène d'autres mondes ; d'autres rapports amoureux » (p. 114).

Cependant, cette étude ambitionne de ne pas s'en tenir à mentionner les films diffusés et les lieux de leur projection. La pratique de ce loisir impose une gestion de l'espace urbain et une itinérance de l'image alentour,